

## Le chapitre manquant de Bouvard et Perruchet imaginé par l'IA.

*Découvrez le texte imaginé par l'IA (et Benoît Raphaël) :*

*Après avoir raconté la déconfiture de ses héros Bouvard et Pécuchet, dans leur tentative burlesque et pathétique d'embrasser la totalité de la connaissance humaine, Flaubert clôt son roman sur le récit d'une conférence donnée par les deux compères devant l'assemblée des « notables ». Ce dernier chapitre, seulement connu à l'état de plan, est une satire de la bourgeoisie provinciale.*

### « Chapitre X

L'auberge de Beljambe faisait face à la place de l'église. On y entrait par un perron de deux marches ; au rez-de-chaussée, le café, la salle à manger et le billard ; deux galeries de bois, au premier étage, soutenaient un balcon saillant ; et le corps de logis, au fond, abritait les voyageurs. Les fenêtres étaient ouvertes, les portes aussi, à cause de la chaleur.

La table de billard, recouverte de planches et d'un tapis vert qui dépassait par endroits, servait d'estrade. On avait disposé devant elle, en demi-cercle, les chaises de l'auberge, un banc emprunté au charpentier, et deux fauteuils d'acajou prêtés par le notaire, dont le velours s'effilochait aux accoudoirs. Derrière les sièges, les gens du peuple se tenaient debout : des fermiers en blouse, des garçons de charrue, trois ou quatre femmes avec leur nourrisson, le sacristain. Les

notables avaient pris place au premier rang. Langlois se polissait les ongles. Le capitaine Heurtaux tortillait ses moustaches. Mme Bordin portait un châle, bien qu'il fût tiède. Foureau, au fond de la salle, les bras croisés sur son ventre de maire, attendait avec une immobilité de juge.

Un chien roux s'était couché sous la chaise de l'épicier et dormait, le museau entre les pattes.

Personne ne s'en occupait.

Beljambe, derrière son comptoir, essuyait des verres en les regardant par transparence. Sa bonne remplissait les canettes.

Pécuchet, en montant les marches de l'estrade, accrocha son pied dans une latte disjointe et chancela. Bouvard le retint par le coude. Ils prirent place côte à côte, derrière le broc d'eau qu'on avait garni d'un verre retourné, sur une serviette.

De leur poste, ils dominaient des rangées de crânes luisants, des casquettes de loutre, des bonnets de coton, des chapeaux de femmes avec des cerises, et tout au fond la masse confuse des paysans, dont les visages se distinguaient mal dans la pénombre du corridor. L'air sentait la bière, le lait tourné et les chaussures humides.

Pécuchet posa ses fiches sur le tapis. Ses gants noirs, trop étroits, lui comprimaient les doigts et les faisaient ressembler à des boudins.

Bouvard avait écarté les pans de sa redingote bleue, et son gilet de nankin, à force d'être tiré vers le bas, remontait sur sa bedaine à chaque respiration. Ils se regardèrent, chacun voyant la peur de l'autre, et par ce regard, se trouvèrent du courage.

— Messieurs, dit Bouvard, il s'agit d'abord de démontrer l'utilité de notre projet. Nos études nous donnent le droit de parler.

Il se rassit. Pécuchet se leva.

Les notables, ayant reçu le programme, attendaient avec une politesse qui était déjà un verdict. Langlois murmura quelque chose à l'oreille de Marescot. Le notaire haussa les épaules.

Pécuchet commença d'une voix trop haute. Il la maintenait dans un registre aigu par souci de remplir la salle, ce qui lui donnait un timbre de fausset perpétuellement indigné. Les paysans du fond n'entendaient rien. Les bourgeois du premier rang entendaient tout.

Il exposa les sottises du gouvernement et de l'administration. Trop de fonctionnaires, des paperasses sans fin, des commissions qui ne

concluait jamais. La bureaucratie était un Léviathan dont la queue dévorait la tête. Il cita Bastiat, puis Say, confondit leurs thèses, et attribua à Condorcet un passage de Turgot sur la liberté du commerce des grains, qu'il récita par cœur en se trompant de deux mots. Ensuite il aborda les impôts. On en payait de toute espèce : sur les fenêtres, sur les portes, sur les chiens, sur les voitures, sur les successions, sur le sel. Les Français supportaient ce fardeau comme un bœuf sous le joug ; les contribuables de Chavignolles en particulier étaient saignés par les centimes additionnels, les taxes vicinales et le coût exorbitant des chemins. On aurait pu alléger leurs souffrances au moyen de deux économies majeures. Premièrement, la suppression du budget de l'armée. A quoi bon nourrir des régiments en temps de paix ? Les casernes deviendraient des écoles, les canons fondraient en locomotives, les uniformes serviraient d'habits de charité. Trois cent mille hommes rendus à l'agriculture enrichiraient la patrie plus que tous les généraux.



*Les acteurs Paul Crauchet et Julien Guimar dans « Bouvard et Pécuchet », l'adaptation du roman éponyme de Gustave Flaubert, réalisée par Robert Valey et parue en 1971. JEAN CLAUDE PIERDET / INA VIA AFP*

Le capitaine Heurtaux serra les poings sur ses cuisses. Girbal roulait des yeux.

Secondement, la suppression du budget des cultes. L'Etat n'avait pas à financer les superstitions. Que chaque croyance pourvoie à ses frais, comme tout commerce. Le contribuable ne devait pas solder les messes d'un voisin ni les cierges d'une fabrique dont il ne consommait point les offices.

– C'est un impie ! cria Mme Bordin.

Le curé se souleva de sa chaise. Plaquevent eut une toux de bûcheron. Foureau, toujours au fond, hochait la tête d'un mouvement continu, comme un jouet mécanique.

On l'accusait d'impiété ? Au contraire ! Il voulait une rénovation religieuse, un retour à l'esprit de l'Evangile, un christianisme débarrassé des dogmes, des surplis, de l'encens et des salamalecs. La foi, libérée de ses oripeaux, retrouverait sa pureté première. Chaque homme serait son propre prêtre. Les temples serviraient de salles de lecture.

Le curé dit d'une voix contenue :

– On voudrait donc supprimer les temples ?

– Je n'ai pas dit les supprimer, je dis les convertir !

Ses gants, à force d'être agités, craquèrent au niveau du pouce droit, laissant voir un bout de peau rose.

Quelqu'un posa un verre sur une table. Le bruit sec claqua dans le silence. Pécuchet, y voyant une marque d'approbation, poursuivit avec un surcroît de vigueur.

Il en vint à l'éducation. L'enseignement primaire était une honte nationale. Les enfants de France apprenaient des catéchismes qu'ils ne comprenaient pas, des batailles qu'ils confondaient et des noms de rois qui ne leur servaient à rien. Pas d'hygiène, pas de gymnastique, nulle connaissance des lois naturelles. On fabriquait des électeurs crétins et des soldats rachitiques. Il fallait refondre l'instruction de fond en comble, sur des bases scientifiques, bannir les fables, remplacer l'histoire sainte par l'histoire naturelle, et l'obéissance par le raisonnement.

- Athée ! lança le curé.
- Pas du tout ! répliqua Pécuchet. Je prétends au contraire que la vraie religion...

Mais la suite se perdit dans le brouhaha. Trois ou quatre voix parlaient en même temps. Le curé répondait au capitaine qui apostrophait le percepteur. Pécuchet, submergé, se rassit.

Foureau se leva. En sa qualité de maire, il déclarait cette réunion contraire au bon ordre et intimait aux deux conférenciers d'y mettre un terme.

- Monsieur le maire, dit Bouvard, n'est-ce pas vous qui accordez des primes de deux sous pour la destruction des hiboux ?

Foureau convint que oui.

- Or les hiboux dévorent les campagnols, les rats et les insectes nuisibles. S'il faut détruire les animaux qui endommagent les plantes, il faudrait aussi détruire le bétail, qui mange de l'herbe.

On rit. Foureau ne trouva rien à répondre. Il se rassit, se releva, se rassit encore, puis sortit en poussant sa chaise. Un battement de mains isolé, enthousiaste, retentit depuis l'estrade. C'était Pécuchet.

Bouvard, excité par ce succès, déclara que c'était son tour de parler.

Lui, ne lirait pas de notes. Il causerait familièrement, en homme pratique, qui avait vu du monde et fréquenté les estaminets.

Debout, les pouces dans les entournures de son gilet, la bedaine en avant, le col ouvert par la chaleur, il commença par les préjugés.

Le célibat des prêtres était une monstruosité physiologique. La nature avait ses exigences. On ne confisquait pas impunément les organes de la virilité. Des médecins distingués avaient démontré que l'abstinence prolongée produisait des vapeurs, des palpitations, des humeurs noires et finissait par vicier le sang. Tout homme valide devait remplir ses devoirs naturels, sous peine de dépérissement. Des chuchotements s'élevèrent parmi les dames.

Quant à l'adultère, on en faisait un crime, là où les anciens n'y voyaient qu'un désagrément domestique. Les rois de France avaient leurs favorites ; l'opinion n'en souffrait pas ; la monarchie n'en tombait point. La fidélité conjugale est un préjugé comme un autre, et des plus récents.

- Quel scandale ! murmura Mme Marescot, qui rentra la tête dans ses épaules.

Bouvard aborda l'émancipation de la femme. Elle avait droit au vote, au divorce, à l'instruction supérieure, à l'exercice de toutes les professions, y compris le notariat et la médecine. On l'enfermait dans la cuisine, on lui refusait les mathématiques, on la condamnait à broder des pantoufles. Ses boucles d'oreilles étaient le signe de son ancienne servitude. Les Grecs perçaient l'oreille de leurs esclaves ; les Romains marquaient leurs captives ; l'ornement, dans tous les cas, prouvait la chaîne.

Mme Bordin porta la main à son oreille gauche. Mme Marescot toucha la droite. La femme du pharmacien regarda les deux autres et ne bougea pas, car elle n'en portait point.

Pécuchet, de sa place, approuvait d'un hochement régulier, les bras serrés contre son corps cylindrique, ses pieds plats à angle droit sur les planches du billard.

De fil en aiguille, Bouvard en vint à l'amélioration de la race. On sélectionnait les bêtes pour les perfectionner. On croisait les poules pondeuses, les vaches laitières, les brebis mérinos, et les résultats étaient probants. Pourquoi pas les hommes ? Un haras humain, soumis à des règles scientifiques de croisement et de sélection, produirait en trois générations des citoyens robustes, intelligents et bien constitués. On mesurerait les crânes, les thorax, l'écartement des hanches. L'Etat distribuerait des primes d'encouragement, comme pour les taureaux. Les unions les plus fécondes seraient décorées. Les autres, découragées par un impôt.

Pécuchet, depuis sa chaise, levait l'index pour appuyer chaque proposition, sans voir que la salle avait cessé de l'écouter.

Personne ne bougea.

On leur reprocha l'inconduite de leurs élèves. Après tant de théories magnifiques, pourquoi le jeune Victor avait-il presque assommé Arnold Marescot ? Pourquoi la fille avait-elle été chassée du catéchisme ?

– Aussi pourquoi avoir adopté les enfants d'un forçat ? lança Placquevent, du fond de la salle.

Bouvard se lança dans la théorie de la réhabilitation. Le fils ne devait pas répondre des fautes du père. L'hérédité morale est une croyance de sauvages, fondée sur l'ignorance et la peur. Avec de l'éducation, de l'hygiène et de la patience, le criminel lui-même se transforme. Des

exemples abondaient dans les annales pénitentiaires. Lui, Bouvard, dînerait volontiers avec Touache, si l'occasion s'en présentait.

On se récria.

Foureau, qui avait disparu depuis l'épisode des hiboux, revint par la porte du fond. Il tenait un papier qu'il déplia cérémonieusement, réclama le silence, et lut à voix haute une pétition adressée par M. Bouvard au conseil municipal de Chavignolles.

Bouvard, au nom de l'hygiène publique et du progrès social, sollicitait l'établissement d'une maison de tolérance à Chavignolles, attendu que la débauche clandestine engendrait des maladies dont la statistique des hôpitaux de Rouen et de Caen mesurait l'étendue effrayante ; que les départements pourvus de maisons réglementées présentaient une mortalité syphilitique inférieure de quarante pour cent ; que les femmes elles-mêmes y gagneraient, étant nourries, logées, soignées ; et que la propreté des rues en serait accrue, les commodités publiques ordonnées, et le scandale moindre dans un système réglementé que dans l'hypocrisie du désordre actuel. La pétition développait ces raisons sur deux feuillets, avec des mesures d'hygiène minutieuses, un tarif des visites médicales, la mention de draps à changer après chaque passage, et un tableau comparatif des règlements de police en vigueur dans les préfectures du Nord.

Les femmes se couvrirent les yeux. Trois d'entre elles quittèrent leur chaise. Mme Bordin se leva si brusquement que son châle tomba par terre, ce dont elle ne s'aperçut pas. Vaucorbeil, pour la première fois, rangea sa montre. Des cris fusèrent de toute la salle. "Scandaleux !" – "Et devant les dames !" – "Il n'a pas honte !" Des voix de femmes, aiguës, s'enroulaient autour de voix d'hommes, basses et grondantes. Bouvard, du haut de l'estrade, tenta de se justifier. Il invoqua la science, l'hygiène, le bon sens, les exemples de Londres et de Bruxelles. Ses paroles se noyaient dans le bruit.

La séance fut levée dans le plus grand tumulte. Des chaises raclèrent le plancher. Quelqu'un renversa le broc d'eau qui se fracassa contre le bord du billard. Une porte claqua. Le chien roux, réveillé en sursaut, se mit à aboyer au milieu des jambes.

En s'en retournant chez eux, ils aperçurent sur la route de Falaise le domestique de Foureau, qui galopait à flanc d'étriers. Le bruit des sabots décroissait dans la nuit, et le cavalier finit par se confondre

avec l'ombre des peupliers.

– Il court bien, ce cheval, dit Bouvard.

La lune se levait au-dessus des pommiers. Pas un souffle ne remuait les haies. La campagne sentait l'herbe coupée et le fumier tiède. Ils marchèrent sans rien dire, la redingote ouverte, leurs souliers de cérémonie soulevant la poussière blanche du chemin.

Ils se couchèrent très fatigués, Bouvard en chemise, Pécuchet dans son bonnet de coton, sans se douter de toutes les haines qui fermentaient contre eux. Le curé n'oublierait pas l'impiété, ni la suppression des temples. Le médecin, la prétention de le remplacer par des gymnases. Le maire, le ridicule des hiboux et du bétail mangeur d'herbe.

Marescot, le scandale devant sa femme. Placquevent, l'affront fait aux pères. Le capitaine, l'insulte à l'armée. Mme Bordin n'avait pas ôté ses boucles d'oreilles, mais ne les regardait plus de la même façon. Les fermiers, les fermières, l'épicier, le sacristain, tout le monde. Chacun avait son motif.

Ils soufflèrent leur bougie. Par la fenêtre ouverte, un grillon chantait dans les ténèbres, tout seul, avec la régularité d'une mécanique.

Le lendemain, au déjeuner, ils reparlèrent de la conférence. Pécuchet y voyait la confirmation d'un déclin général. L'homme moderne était un être amoindri, une machine. Les manufactures broyaient les corps. Les journaux abêtissaient les esprits. Le progrès matériel s'accompagnait d'un appauvrissement moral correspondant, de telle sorte qu'en gagnant des locomotives on perdait des âmes.

Il envisageait trois hypothèses, toutes catastrophiques.

La première : l'anarchie radicale. Le prolétariat se soulèverait, égorgerait les bourgeois, brûlerait les bibliothèques, les musées, les cathédrales, et sur les ruines de la civilisation pousserait une barbarie plus noire que celle des Huns, car les Huns au moins ne savaient pas lire et n'avaient détruit que par instinct.

La deuxième : le despotisme. Un homme fort, un César quelconque, surgirait de la mêlée, supprimerait les libertés, régenterait les consciences, mettrait des uniformes aux écoliers et des numéros aux citoyens. La presse serait muselée, la science asservie, la pensée suspecte. Les peuples, aplatis sous sa botte, retourneraient à l'esclavage en l'applaudissant.

La troisième : la dissolution par la médiocrité universelle. Plus d'idéal, plus de religion, plus de moralité. L'Amérique conquerrait la terre. Ses méthodes industrielles, son culte du profit, son mépris des arts, son dédain de l'inutile gagnaient les vieilles nations comme la gangrène.

– Le pignouflisme universel.

Le mot lui plut. Il le répéta.

– Le pignouflisme universel.

– Et comment finira le monde ? dit Bouvard.

– Par la cessation du calorique.

La terre se refroidirait lentement, comme un charbon qui s'éteint. Les océans gèleraient. Les montagnes s'effondreraient sous le givre. Un jour, sous un soleil mort, plus rien ne bougerait sur cette boule de glace tournant dans le vide.

Il tartina son pain de beurre, avec la tranquillité d'un homme qui sait. Bouvard n'admettait pas cette noirceur. L'homme au contraire était en progrès constant. L'Europe, vieillie par ses guerres et ses superstitions, serait régénérée par l'Asie. Les peuples d'Orient apporteraient leur sagesse, leurs sciences anciennes, leur sens de la contemplation, et de ce croisement naîtrait une civilisation magnifique que les siècles précédents n'avaient fait qu'entrevoir. Des ballons gigantesques, manœuvrés par l'électricité, transporteraient les voyageurs d'un continent à l'autre en quelques heures. On dînerait à Paris, on souperait à Pékin.

Des bateaux sous-marins, munis de vitres épaisses comme celles des cathédrales, sillonneraient les profondeurs. Assis dans des fauteuils, les passagers verraient passer les poissons, les méduses translucides, les algues, les forêts de corail, les épaves des navires engloutis avec leurs trésors, et les paysages au fond de l'océan éclairés par des lampes artificielles. Des familles entières y feraient des excursions dominicales, comme on va aujourd'hui aux bains de mer.

On dompterait tous les animaux. Les éléphants laboureraient les plaines. Les lions, dressés dès la naissance, garderaient les bergeries. Les singes, dont l'intelligence est remarquable, serviraient à table et tireraient l'eau des puits. Les aigles porteraient le courrier.

Paris deviendrait un jardin d'hiver, couvert d'une voûte immense en cristal. Des espaliers chargés de pêches et de raisins orneraient les boulevards de la Madeleine à la Bastille. La Seine, filtrée par des

procédés chimiques et chauffée par des chaudières municipales, coulerait tiède en toute saison. On s'y baignerait en janvier. On fabriquerait le temps qu'on voudrait : de la pluie pour les champs, du soleil pour les fêtes. Un réseau de paratonnerres capterait les orages et en ferait de l'énergie.

Les pierres précieuses, fabriquées à volonté par la synthèse du carbone, ne coûteraient plus rien. Chaque ménagère aurait ses diamants. Chaque blanchisseuse porterait un collier de rubis. Le saphir ne signifierait plus rien.

On serait tenu, par arrêté municipal, de badigeonner les façades des maisons avec une substance phosphorescente, et les villes luiraient dans la nuit comme des constellations terrestres. Les marins, en pleine mer, prendraient les capitales pour des étoiles.

Le mal disparaîtrait par la disparition du besoin. Quand tout le monde aurait de quoi manger, personne ne volerait. Quand tout le monde saurait lire, personne ne mentirait. La science supprimerait les maladies. La philosophie éliminerait les préjugés. La politique se dissoudrait dans la fraternité universelle. On parlerait une seule langue, fabriquée par des savants, rationnelle et musicale. Les armées deviendraient des fanfares. Les frontières, abolies, ne subsisteraient que dans les atlas, comme curiosités historiques, et les peuples communieraient dans une paix perpétuelle.

Une large inspiration souleva sa bedaine et tendit les boutons de son gilet de nankin.



*Une autre image tirée du film de Robert Valey de 1971, sur le duo « Bouvard et Pécuchet ». JEAN CLAUDE PIERDET / INA VIA AFP*

– On ira dans les astres ! dit Bouvard. Sa voix vibrait. Il avait les yeux brillants.

Pécuchet ne répondit pas. Il regarda par la fenêtre. Les poules, dans la cour, picorant au milieu du fumier, avaient l'air de n'attendre rien de personne.

On frappa trois coups à la porte.

C'étaient deux gendarmes, un brigadier et un garde, la mentonnière au menton, le sabre au côté.

Victor et Victorine, qui ciraient leurs chaussures dans le couloir, devinrent très pâles. Victor se glissa derrière un meuble. La petite, sans qu'on sût pourquoi, se mit à trembler des mains et des lèvres, par l'effet de souvenirs vagues où il y avait une nuit du sang, des uniformes et une charrette.

Marcel, les paumes à plat sur son tablier, ouvrit la bouche sans qu'il en sortît un son. Ses yeux roulaient d'un gendarme à l'autre.

– Vient-on arrêter Victor ? demanda Bouvard.

Les gendarmes ne connaissaient point de Victor. Ils exhibèrent un mandat d'amener au nom des sieurs Bouvard et Pécuchet,

propriétaires, sans profession, demeurant à Chavignolles. C'était la conférence qui en était cause. On les accusait d'avoir attenté à la religion, à l'ordre moral, excité les citoyens à la révolte, prôné le libertinage, fait l'apologie de l'adultère, et sollicité auprès du conseil municipal l'établissement d'un lieu de débauche.

Pécuchet s'assit lourdement dans le fauteuil.

– Il doit y avoir une erreur, dit Bouvard.

Point d'erreur. Le mandat portait leurs noms en toutes lettres, la date du jour, et la signature du sous-préfet.

Tandis qu'ils examinaient le papier, un bruit de roues se fit dans la cour. Une voiture s'arrêta. On en descendit deux malles cerclées de fer, un carton à chapeau, un parapluie, et M. et Mme Dumouchel apparurent sur le perron.

Ils venaient prendre des bains de mer. Dumouchel n'avait pas changé : favoris en côtelettes, chaîne de montre en sautoir, souliers vernis.

Madame portait des lunettes cerclées de métal et composait des fables. Elle en avait écrit quarante-sept, dont six avaient paru dans le Progrès de Lisieux. Ils contemplèrent les gendarmes, les enfants blottis derrière les meubles, Marcel pétrifié devant la porte, le mandat d'amener ouvert sur la table, et les deux bonshommes encore dans leurs habits de cérémonie de la veille, le gilet froissé, les souliers de castor ternis par la poussière.

– Nous tombons peut-être mal ? dit Dumouchel.

– Pas du tout, pas du tout, murmura Bouvard, d'une voix sans conviction.

Le maire, sachant que les gendarmes étaient chez Bouvard et Pécuchet, se présenta peu après, encouragé par leur présence. Gorgu l'accompagnait.

Gorgu, voyant que l'autorité et l'opinion publique se retournaient contre les deux bonshommes, avait voulu en profiter. Supposant Bouvard le plus riche des deux, il l'accusa d'avoir autrefois débauché Mélie.

– Moi ? Jamais ! s'écria Bouvard.

Et Pécuchet trembla.

– Et même de lui avoir communiqué du mal, ajouta Gorgu.

Bouvard se récria. C'était une calomnie infâme. Il n'avait jamais souffert de cette espèce de maladie. Il offrit de le prouver.

Au moins qu'il versât une pension pour l'enfant qui allait naître. Car Mélie était enceinte.

Cette accusation reposait sur les familiarités de Bouvard avec la servante, au café. Des gens les avaient vus, le soir, rire ensemble et se parler de près. Cela suffisait.

Le public envahissait peu à peu la maison. Barberou, appelé dans le pays pour une affaire de son commerce, avait appris à l'auberge ce qui se passait, et survint en sueur, le col ouvert. Il crut Bouvard coupable, le prit à l'écart dans l'embrasure d'une fenêtre.

– Paie, mon vieux, et qu'on n'en parle plus.

– Mais je n'ai rien fait !

– L'innocence n'a jamais empêché personne de payer.

Le médecin survint. Puis le comte de Faverges. Puis Reine, avec son bonnet à gros tuyaux et un air de satisfaction vertueuse. Puis Mme Bordin, les lèvres serrées. Puis Mme Marescot, sous son ombrelle, bien qu'il n'y eût pas de soleil. D'autres notables entraient les uns après les autres, se plaçaient le long des murs, examinaient les gravures du musée, touchaient les bibelots, ouvraient les tiroirs, soulevaient les objets, comme chez un commissaire-priseur. Coulon s'assit dans le fauteuil de Pécuchet sans qu'on l'y invitât.

Des gamins du village, massés derrière la grille, jetaient des pierres dans le jardin. Il était maintenant fort bien tenu : les bordures droites, les allées ratissées, les dahlias en ordre, les chrysanthèmes en pleine floraison. Un caillou cassa la tige du plus beau.

Foureau voulait traîner les deux bonshommes en prison. Barberou s'interposa, les bras écartés. Marescot fit valoir des objections de procédure. Le médecin parla de leur tempérament nerveux. Le comte de Faverges les défendit :

– Ce sont de braves gens, au fond. Un peu dérangés dans leurs idées. Ils ne recommenceront pas, je m'en porte garant.

Il expliqua l'affaire. Le sous-préfet, au reçu de la lettre de Foureau, avait expédié le mandat d'amener pour leur faire peur, assorti d'un billet confidentiel à Marescot et au comte, recommandant de les laisser tranquilles s'ils témoignaient du repentir.

– Du repentir ! s'écria Pécuchet.

Vaucorbeil, attiré par le bruit, arriva le dernier, le chapeau en arrière, sa canne sous le bras. Il considéra la scène d'un coup d'œil : les gendarmes plantés au milieu du salon, les bourgeois dans les coins, les

Dumouchel pétrifiés entre leurs malles, les enfants en larmes, Marcel accroupi contre le mur, et Bouvard et Pécuchet, rouges, défaits, en gilet de cérémonie, qui ne savaient plus où mettre les mains.

– Laissez-les donc tranquilles, pour l’amour du ciel. C’est plutôt dans une maison de fous qu’il faudrait les mener.

Personne ne protesta.

Les gendarmes remirent le sabre au fourreau. Tout s’apaisa. Bouvard ferait une pension à Mélie. Mais on ne pouvait leur laisser la direction des enfants.

Ils se rebiffèrent. Pécuchet invoqua Pestalozzi, Froebel, le droit naturel, l’usage immémorial de la parenté d’élection, tout ce qu’ils avaient fait : les leçons, les promenades, les soins, les dépenses.

N’était-ce pas un titre ? Bouvard rappela qu’ils avaient nourri ces orphelins, logés, vêtus, aimés. Ils ne les avaient pas battus, eux. Ils ne les avaient pas jetés sur les routes. Ils leur avaient appris à lire, à compter, à se tenir à table. Victor distinguait ses lettres. Victorine brodait.

Cela ne valait rien. La loi est la loi. Ils n’avaient pas adopté légalement les enfants. Aucun acte, aucun papier, aucun greffier. Le maire les reprit. Victor et Victorine furent emmenés par le garde champêtre. Ils ne dirent rien. Victorine tenait sous le bras un tablier qui ne lui appartenait pas. Victor avait les mains dans les poches et sifflotait un air entre ses dents. Marcel leur avait préparé un paquet de vêtements, ficelé dans un torchon à carreaux bleus, qu’il lui tendit d’un bras tremblant. Ils traversèrent la cour, passèrent la grille. Ils ne se retournèrent pas.

Les bourgeois, témoins de la scène, trouvèrent que les deux bonshommes montraient “une insensibilité révoltante”.

Quand la grille se fut refermée, Bouvard et Pécuchet, restés seuls dans la salle vide, en pleurèrent. Bouvard, les coudes sur la table, la figure dans les mains, sanglotait tout haut, avec des hoquets, comme un enfant. Pécuchet, très raide sur sa chaise, le genou plié dans ses mains jointes, avait les paupières fixes et ne les fermait pas. Des larmes coulaient le long de son nez sans qu’il fit un geste pour les essuyer.

Puis il ôta ses lunettes et les essuya avec un mouchoir qui n’avait rien à essuyer.

M. et Mme Dumouchel, qui n'avaient pas défait leurs malles, s'en allèrent par la diligence de cinq heures. Madame emportait dans son carton à chapeau le manuscrit de sa quarante-septième fable, intitulée "le Hanneton et la Betterave". Dumouchel promit d'écrire. Il n'écrivit pas.

Ainsi tout leur avait craqué dans les mains.

L'agriculture avait ruiné leur terre, produit des récoltes de cailloux et d'amertume. La chimie avait fait exploser leur distillerie et noirci les murs de la cuisine. La médecine avait empoisonné leurs malades et rendu Pécuchet hypocondriaque. L'histoire n'avait rien éclairci. La littérature les avait brouillés avec leurs voisins. La politique les avait conduits au tribunal, puis au café, puis dans la rue. L'amour avait laissé Bouvard seul devant des draps qui sèchent et des paons qui copulent. La philosophie leur avait ôté la foi sans rien mettre à la place, ce qui faisait un trou. La religion leur avait donné des catéchistes qui volent, des pénitentes qui fornicquent, et un curé qui les détestait. L'éducation, enfin, leur avait donné un garçon qui brûlait les chats et une fille couchée dans un fournil. Ils n'avaient plus aucun intérêt dans la vie.

Ils se levaient sans but, mangeaient sans faim, sortaient par habitude. Des promenades longues et muettes les ramenaient au bord des fossés où ils s'arrêtaient sans raison, les bras ballants, regardant couler l'eau brune entre les pierres. Les mêmes champs, les mêmes haies, les mêmes vaches les considéraient passer avec une indifférence qui ressemblait à de la sagesse. Ils rentraient. La maison était vide. Marcel préparait le dîner en silence. Ils se couchaient tôt, sans rien se dire. Les jours passaient, identiques, lourds, gonflés de rien. Le muséum prenait la poussière. La collection de minéraux ternissait dans ses bocalux. Les instruments de chimie rouillaient dans la resserre, les tubes fêlés, les creusets noircis. Le jardin, que personne ne soignait plus, retourna aux herbes folles. Les orties envahirent les plates-bandes. Les dahlias du capitaine, qu'ils avaient admirés autrefois, pourrissaient dans la terre sans que personne les arrachât.

Parfois, au détour d'une pièce, l'un d'eux tombait sur un objet de leurs études anciennes : le microscope emballé dans sa flanelle, l'atlas de Pécuchet couvert de taches, un fragment du bahut de Gorgu. Ils détournaient les yeux.

Un soir de décembre, dans la salle à manger où le feu tirait mal, Pécuchet eut un sourire rapide qui passa comme une ombre sur sa figure. Bouvard le surprit. Il ne demanda rien.

Deux jours plus tard, c'est Bouvard qui sourit, en découpant son pain. Pécuchet le remarqua. Il ne dit rien non plus.

Chacun d'eux, en secret, nourrissait une idée. Ils se la dissimulaient, par pudeur peut-être, ou par la crainte que l'autre ne comprît pas. De temps à autre, l'un ou l'autre souriait sans cause apparente, un sourire bref, aussitôt contenu, et ces sourires, de plus en plus fréquents, leur rendaient un air de connivence qu'ils n'avaient pas eu depuis les premiers jours de leur amitié, quand ils se promenaient sur le boulevard Bourdon en se découvrant les mêmes goûts.

Un soir, au coin du feu, presque en même temps, ils dirent :

– Si nous copions ?

– J'y pensais ! s'écria Bouvard.

– Moi aussi ! dit Pécuchet.

Ils se regardèrent avec un attendrissement qui les empêcha de poursuivre.

Dès le lendemain, ils commandèrent un bureau à double pupitre.

Gorgu, qui avait entendu parler de leur projet, proposa de le fabriquer. Il rappela le bahut qu'il leur avait fait autrefois.

– Vous en étiez satisfaits ?

Ils n'osèrent dire non. Puis ce furent les achats. Ils se rendirent à Caen, chez un papetier de la rue Saint-Pierre, et passèrent deux heures à choisir, retrouvant dans ce commerce de fournitures une excitation qu'ils n'avaient pas éprouvée depuis longtemps.

Des registres à grandes marges, du papier ministre glacé, de la sandaraque pour empêcher l'encre de baver sur les grattages, des grattoirs à lame fine, des plumes métalliques "Sergent-Major" en boîte de cent, quatre litres d'encre noire, et deux buvards garnis de moleskine verte.

Gorgu livra le bureau au bout de quinze jours. Il était en chêne, massif, avec des tiroirs de chaque côté, un séparateur au milieu, et deux encriers de porcelaine encastrés dans le bois. Deux pupitres inclinés se faisaient face, à la bonne hauteur, avec un rebord pour empêcher les plumes de rouler. C'était un bel ouvrage. Gorgu en demanda quarante-cinq francs.

Ils le placèrent dans le musée, près de la fenêtre, entre le baromètre qui ne marchait plus et la gravure de saint Vincent de Paul.

Le premier lundi de janvier, à huit heures du matin, ils s'installèrent chacun devant son pupitre. Leur pile de papier vierge à gauche, les registres ouverts, l'encrier entre les deux. Pécuchet avait taillé ses plumes la veille. Bouvard avait saupoudré de sandaraque une feuille d'essai. Il ouvrit un livre au hasard. C'était le Code civil, titre préliminaire, article premier : "Les lois sont exécutoires dans tout le territoire français." Pécuchet déroula une carte administrative du département du Calvados, vieille de trente ans, parsemée de taches de café.

La neige tombait derrière les carreaux. Le jardin avait disparu sous une couche blanche et uniforme. On n'entendait que le grattement des plumes et, de temps à autre, le tintement d'un bec contre la porcelaine. Ils copiaient. »

Crédit : [Nouvel Obs](#), 21 mars 2026